

Un bien grand *mot*

Les mots de l'année
revus *et corrigés*

2021

Delphine Jouenne

« Il nous faut peu
de mots pour dire l'essentiel,
il nous faut tous les mots
pour le rendre réel. »

Paul Éluard, *Donner à voir*

Vaccinodrome, identité, hybride, mérite, woke, abstention, bamboche, solastalgie, décroissance, passe/passeport, nucléaire, nuance (ou absence de nuance)... autant de mots qui ont animé l'actualité de cette année 2021. Ces mots parlent de nous et de notre vision de la société. Ces derniers mois, nous sommes tous devenus des épidémiologistes en mesure d'élaborer des recommandations sanitaires, des constitutionnalistes capables de formuler des propositions pour lutter contre l'abstention, et surtout des polémistes ayant un avis tranché dans les débats identitaires et culturels qui agitent la société. L'année exceptionnelle que nous venons de traverser nous aura très certainement prouvé que nous étions capables d'expérimenter des ruptures que nous n'avions absolument pas imaginées et qui se sont reflétées dans les mots que nous avons entendus et lus.

En juin 2021, Enderby avait réalisé une étude pour recueillir la perception des Français sur ces mots qui nous animent, qui peuvent faire débat ou sont sujets à interprétation. Les résultats obtenus mettaient en avant un véritable retour aux fondamentaux et aux valeurs qui nous unissent en tant que Français avec le principe d'égalité. L'étude faisait également ressortir un attachement profond à la fraternité, certainement exacerbé par la crise de la Covid et ses conséquences. Il est intéressant de constater que, dans une

période où la liberté de chacun a été fortement restreinte, les Français se sont tournés vers les deux autres principes fondateurs de notre société, l'égalité et la fraternité qui constituent un socle rassurant, porteur de sens, de collectif et d'espoir. Alors que nos comportements individuels prennent une signification collective, la société ne va plus de soi, le lien semble rompu. Or, la langue, forme élaborée de la culture, permettant les échanges, est constitutive du lien social qui se vide peu à peu de son histoire. Depuis deux décennies, l'expression a beaucoup perdu des qualités essentielles de la langue française : clarté, élégance et simplicité. L'évolution et la modification de l'expression sont naturelles dans le développement historique d'un peuple et de sa langue, preuve que celle-ci est vivante.

La troisième édition d'*Un bien grand mot* poursuit son objectif initial : donner à voir, en apportant un éclairage sur les sujets d'actualité, donner à comprendre, en revenant au sens même des mots, à leur étymologie et à leur évolution dans le temps, et enfin donner à imaginer, en tirant le fil de la réflexion. Les mots ne feront chair qu'au moment où ils seront réciproques, c'est-à-dire lorsqu'ils seront entendus de tous. Sans compréhension mutuelle, il subsistera toujours une fracture, celle qui met à mal l'unité et la construction d'un avenir commun.

JANVIER

Vaccinodrome

12

FÉVRIER

Identité

22

MARS

Woke

32

AVRIL

Nuance

42

MAI

Bamboche

52

JUIN

Abstention

62

JUILLET

Hybride

72

AOÛT

Décroissance

82

SEPTEMBRE

Passe

92

OCTOBRE

Nucléaire

102

NOVEMBRE

Solastalgie

112

DÉCEMBRE

lel

122

Un bien grand mot

Janvier



Vaccinodrome



\vak.si.no.dʁom\

Janvier 2021, les vaccins commencent tout doucement à être livrés en France.

Dès le 3 janvier, le gouvernement est fortement décrié pour ses précautions et ses approximations dans la mise en place du dispositif de vaccination. On lui reproche la priorisation des Ehpad qui rencontrent des problèmes humains et logistiques pour mettre en place le dispositif, la lenteur dans les livraisons face à des fabricants qui ne tiennent pas le rythme prévu. De plus, on découvre, au fil des semaines, des effets secondaires insuffisamment évalués de certains vaccins.

Cabinets médicaux, pharmacies... pour gagner en efficacité, se développe le concept de **vaccinodrome**, espace dédié à la vaccination à grande échelle, qui était déjà apparu en 2009, lors de la grippe H1N1. Olivier Véran s'était dit défavorable aux « grands stades dans lesquels des milliers de personnes viendraient faire la queue en plein hiver » pour se faire vacciner. Quelques semaines après le début de la vaccination, les premiers vaccinodromes seront installés. On y vaccine à la chaîne ou plutôt... à tour de bras.

Le premier *mot*

Le **vaccin** désigne le virus de la vaccine, une maladie infectieuse des bovins proche de la variole. La vaccine était également appelée «petite vérole des vaches». Le vaccin désigne donc toute substance préparée à partir de microbes, virus ou parasites, qui, inoculée à un individu, l'immunise contre le germe correspondant.

On retrouve régulièrement le suffixe drome dans la langue française : hippodrome, vélodrome... Il est probablement issu du grec « dromos », qui signifie les lieux où l'on court. Par extension, le suffixe permet également de créer des noms d'espaces, de lieux dédiés à une activité précise : boulodrome pour le jeu de pétanque, aérodrome pour le décollage des avions. Nous vous laissons le soin de déterminer l'utilisation du suffixe pour le terme baisodrome hérité des années 1970 et de la libération sexuelle...

Mot · à · mot

Et les **antivax** ? Avant Pasteur et Jenner, inventeur de la vaccination, les Occidentaux découvrent, au début du XVIII^e siècle, l'inoculation, qui est finalement l'ancêtre du vaccin moderne. Cette pratique suscite le doute mais également la peur. Au cours du XIX^e, la mise en place de la vaccination obligatoire contre la variole va entraîner des troubles à l'ordre public notamment dans certaines villes ouvrières d'Angleterre qui, d'ailleurs, n'imposent toujours aucune vaccination.

À l'ouverture de l'Institut Pasteur en 1888, l'établissement est accusé de fabriquer des maladies pour vendre des vaccins. On surnomme Louis Pasteur « le chimiste financier », lui qui n'est même pas médecin. Les arguments mis en avant par les antivax de l'époque sont finalement proches de ceux d'aujourd'hui. « Il faut laisser faire la nature ou la volonté divine », « scientifiquement rien n'est prouvé », « nous sommes gouvernés par les grands laboratoires pharmaceutiques »... tels sont principes prônés par les antivax, que nous avons pu entendre ces derniers mois.

Le *mot* de la fin

Face aux antivax, certains citoyens ont souhaité transformer la vaccination en un engagement fort. On a depuis peu un mot aux États-Unis pour qualifier cet acte de vaccination qui s'utilise au même titre que le « a voté ! » il s'agit de **vaxxie**. Contraction de *vaxxers* et *selfie*, le terme a été lancé à l'initiative du corps médical américain pour sensibiliser et rassurer les citoyens. De nombreuses personnalités politiques ont posté leur *vaxxie*, à l'instar de Joe Biden ou encore d'Olivier Véran en France.

Au même titre que certains se prennent
en photo à la sortie de l'isoloir pour
montrer qu'ils ont voté, d'autres ont décidé
ces derniers mois de poster leur *vaxxie*
pour annoncer qu'ils se sont fait vacciner.
Se vacciner serait-il devenu un acte militant
?

Un bien grand mot

Février



Identité



\i.dã.ti.te\

Début février, le ministre en charge des Comptes publics, Olivier Dussopt, annonce *un grand plan de lutte contre la fraude sociale.*

Le gouvernement veut en effet mettre fin au «certificat de vie» qui permet aux retraités expatriés de prouver leur existence sans pour autant attester de leur identité. Au-delà de cette annonce, l'identité est un sujet-clé de ces derniers mois, repris par de nombreux politiques pour tenter d'en saisir la signification. Identité culturelle, carte d'identité... D'entrée de jeu, le terme impose son ambiguïté, pouvant tout aussi bien désigner la ressemblance que la différence, car l'identité permet à la fois d'individualiser mais aussi de se reconnaître dans un collectif. Retour sur cet ADN complexe.

Le premier *mot*

Identité vient du latin *Identitas*, qui signifie « qualité de ce qui est le même », dérivé du latin *idem*. On retrouve cette même racine dans le verbe identifier. Dès l'Antiquité, le sujet de l'identité est posé avec le concept philosophique du bateau de Thésée. Plutarque imagine un bateau dont toutes les composantes sont remplacées au fur et à mesure, de sorte qu'il ne contient plus aucune de ses parties d'origine. Est-il toujours le même bateau qu'initialement ?

Au XIV^e siècle, identité signifie en premier lieu le caractère de deux objets de pensée identique. Le mot est ensuite repris au XVIII^e siècle pour désigner le caractère de ce qui est permanent. En algèbre, identique conserve ce même emploi pour désigner une égalité qui demeure vraie quelles que soient les valeurs attribuées. L'identité est ce qui fait que l'autre est le même tout en étant ce qui permet de se différencier sans erreur possible en individualisant la personne. C'est le principe de la carte d'identité ou de la photo d'identité.

Mot · à · mot

Le terme identité repose finalement sur trois sens, à savoir l'unité, la continuité et la ressemblance. La continuité est la progression de l'unité. Quant à la ressemblance, elle caractérise davantage l'appartenance. L'identité culturelle, qui fait tant parler d'elle, permet de réunir dans un collectif des individus différents mais partiellement semblables. Elle réunit un groupe ayant conscience de partager des traditions, des connaissances artistiques, une histoire. Elle repose donc sur un regroupement de différences qui se reconnaît comme entité propre, gommant les particularités de chacun pour former un collectif.

Elle ne doit pas, pour autant, être fermée, elle doit pouvoir évoluer au gré des emprunts, des influences, partant du postulat que chaque être est à la croisée de plusieurs cultures et que l'identité culturelle est finalement multiple. Elle agit davantage comme une boussole, celle qui permet à chacun de se reconnaître et de tracer son chemin, celle qui permet d'accueillir la reconnaissance et de se repérer dans la diversité. Représentante de différentes cultures, on se doit de la préserver en tant que patrimoine de l'humanité.

Le *mot* de la fin

L'identité ne peut se construire qu'avec autrui dans le rapport aux autres. Or, quand on crée un groupe, une communauté, on exclut de facto ceux qui ne souhaitent pas en faire partie, tels des étrangers. Comme le souligne Michel de Certeau dans *L'Étranger ou l'union dans la différence*, (Études, Mars 1969), « c'est la non-identité, c'est-à-dire le renoncement à la clôture, qui permet la « communion ».

Il s'agirait donc, non pas d'exclure mais de désirer l'autre dans son altérité en partant du principe que le moi nous échappe un peu et qu'il n'y a pas d'identité discernable de façon absolue.

En partant du principe qu'il y a de l'autre
en moi, notre identité est et restera
un travail perpétuel d'ouverture à l'autre
permettant tout simplement au principe
d'universalité d'exister et de poser
les bases de la reconnaissance.

Un bien grand mot

Mars



Woke



\wohk\

Le 13 octobre, Jean-Michel Blanquer lance un observatoire républicain chargé de lutter contre le *wokisme* et la *cancel culture*.

Le mouvement **woke** est issu des universités américaines pour protéger les minorités dans un esprit militant. Il s'est répandu en Europe pour lutter contre les injustices et les inégalités. En France, les premières occurrences du terme « woke » dans les médias datent, selon France Info, de 2018, notamment avec le journal *Le Monde*, qui publie un article intitulé « Ne soyez plus cool, soyez 'woke' ». Dès 2015, des hashtags #woke apparaissent également sur Twitter, souvent utilisés de manière ironique. Mais c'est au cours de l'année 2021 qu'explorent les occurrences du mot dans le monde francophone.

Le premier *mot*

Le terme **woke** signifie littéralement « éveillé ». Né aux États-Unis dans les années 2010, le mouvement prend de l'ampleur avec la naissance en 2013 du mouvement *Black Lives Matter*. Pour certains chercheurs, il faut remonter beaucoup plus loin, puisque le terme daterait de plusieurs siècles, né sous Lincoln sous l'impulsion d'anti-esclavagistes déjà militants. Le mot « woke », à l'origine, appartient au langage parlé.

Dans de nombreuses religions, on retrouve cette idée d'éveil, et la parole religieuse a toujours eu de l'importance au sein de la communauté afro-américaine. L'expression *stay woke* introduit, quant à elle, une notion de vigilance pour signifier « faire attention ». Elle apparaît dans un article de *The Atlantic* de 1943, qui cite un syndicaliste noir appelant au combat contre l'exploitation économique.

En 2014, à Ferguson, après la mort de Michael Brown, le hashtag **#StayWoke** apparaît sur les pancartes des manifestants de *Black Lives Matter*.

Mot · à · *mot*

Sous l'impulsion des réseaux sociaux, avec l'extension du mouvement *Black Lives Matter*, le mot est arrivé en France prenant une place prépondérante dans le débat public et s'étendant à d'autres causes. C'est désormais la prise de conscience des injustices et de toute forme d'inégalités qui est visée. Souvent associés à la « cancel culture », en français « culture de l'effacement », certains vont jusqu'à boycotter des statues, des œuvres littéraires sous prétexte de racisme, sexisme ou homophobie.

De nombreux déboulonnages de statues ont eu lieu ces derniers mois en France, pays de Descartes et des Lumières. Pour caricaturer les personnes présentant un fort tropisme woke, leurs opposants utilisent le sigle **SJW** pour « social justice warrior » (combattant pour la justice sociale). A contrario, l'archétype d'opposition au woke est qualifié par ces derniers de « Karen », sorte de Corinne ou Stéphanie à la française, jamais contente et particulièrement raciste. Pour le moment, Karen reste aux États-Unis mais combien de temps avant qu'elle n'arrive en France ?

Le *mot* de la fin

Barack Obama avait d'ailleurs mis en garde contre la « woke culture » sur les réseaux sociaux le 29 octobre 2019 lors du sommet annuel de sa fondation : « Il y a des gens qui pensent que, pour changer les choses, il suffit de constamment juger et critiquer les autres [...]. Si je fais un tweet ou un hashtag sur ce que tu as fait de mal, ou sur le fait que tu as utilisé le mauvais mot ou le mauvais verbe, alors après je peux me détendre et être fier de moi, parce que je suis super woke, parce que je t'ai montré du doigt. Mais ce n'est pas vraiment de l'activisme. Ce n'est pas comme ça qu'on fait changer les choses. Si tout ce que vous faites, c'est jeter la première pierre, alors vous ne faites probablement pas grand-chose », critiquait-il.

Le mouvement continue de faire débat car si la nécessité d'ouvrir les yeux sur des injustices est positive, elle crée de nouveaux biais et de nouvelles fractures au sein de notre société. Ce mouvement initialement bienveillant peut en oublier pour autant la nuance et le respect des opinions divergentes.

Cela amène, par exemple, aujourd'hui
au caractère non obligatoire de
l'enseignement des langues anciennes
à l'Université de Princeton au sein du
cursus classique. Même si la démarche
se veut plus inclusive, l'Université mène
actuellement une réflexion sur le racisme
systémique au sein de l'établissement.
Afin d'éviter les biais culturels,
les étudiants du cursus classique sont
amenés à remettre en cause l'exemplarité
de la culture antique.

Un bien grand mot

Avril

Nuance



\ny.ãs\

« Il n'y a pas un confinement mais cinquante nuances de mesures », a lâché Olivier Véran le 25 mars 2021, motivant la mise en place de nouvelles formes de confinement.

Au-delà du simple jeu de mots, la formule n'est pas anodine puisqu'elle met en exergue la notion essentielle de **nuance**. Caricature, séparatisme, vaccination, fermeture des écoles... Rien de plus facile aujourd'hui que d'allumer la mèche sur les réseaux sociaux. Nombreux sont les sujets à éviter en société, mais aussi dans des cercles plus restreints, tels qu'amicaux ou familiaux, sous peine de réactions épidermiques, voire de ruptures.

Le premier *mot*

Le terme **nuance** se construit sur le verbe *nuer*, qui signifie assortir, unir harmonieusement les couleurs. Il repose sur la racine *nuba* qui se traduit par « nuage, essaim, voile, obscurité ». C'est d'ailleurs ce terme qui donne le mot nuage en français. Nue au sens de nuage a reculé au XIX^e siècle, même si on le retrouve dans l'expression « porter aux nues » ou « tomber des nues ». La nuance est associée initialement aux couleurs mais prend ses sens figurés aux XVII^e et XVIII^e siècles. La nuance traduit ainsi différents états par lesquels une couleur, mais également un son, peuvent passer, mais aussi une modification pouvant signifier une forme de subtilité.

Mot · à · mot

Dans ce monde du slogan, de la dictature de l'émotion, difficile d'engager la discussion. Les avis sont de plus en plus tranchés. Il faut aller vite et marquer les esprits. Au diable la nuance, celle qui nous permet de conserver une forme de précaution, un pas vers la politesse. Non, aujourd'hui, il faut taper vite et fort, la diplomatie n'existe plus. Les interactions

sociales semblent nous imposer, sous la pression des réseaux sociaux, de plus en plus de rapports de force. Paradoxalement, nous n'avons jamais autant manqué de courage que pour défendre les valeurs auxquelles nous sommes attachés au risque d'incompréhension, voire de représailles. Or, ce qui s'apparente ici à une forme de relativisme n'est pas la nuance, c'est simplement la volonté de ne froisser personne au risque d'en arriver à un manque flagrant de courage. Si l'on prône la nuance, est-ce pour autant que nous privilégions le consensus au risque d'être mou ? Oui au consensus, si l'on considère ce dernier non pas comme un objectif mais comme une conséquence que l'on tire d'un débat, d'un dialogue, sur laquelle nous tomberions tous d'accord. Et non à la mollesse, bien au contraire ! Nous pouvons tout à fait trouver une voie en ayant des certitudes sans pour autant prôner l'affirmation si franche qu'elle refuserait le débat. Sans concevoir l'autre comme un ennemi potentiel, mais en le considérant comme un contradicteur dont on peut se nourrir des idées, une voie semble être possible pour bâtir une zone de non-agression.

Car le conflit peut faire naître de nouvelles idées, de nouveaux chemins à dessiner. Il n'y a pas d'innovation sans contrainte, il en est de même pour le débat d'idées. « Notre monde n'a pas besoin d'âmes tièdes. Il a besoin de cœurs brûlants qui sachent faire à la modération sa juste place », comme le souligne Albert Camus dans *Combat*.

Le *mot* de la fin

Mais est-ce qu'aujourd'hui la nuance est rendue impossible par notre nouvelle grille de lecture favorisée par les réseaux sociaux ? Est-ce possible d'émettre une opinion mesurée en 280 caractères ? En ligne, caché derrière un pseudo, on peut tout s'autoriser, retirer le filtre de la bienséance qui prédomine en société pour laisser place au pire de nous-même. Indignations et invectives, plus le contenu est chargé émotionnellement, plus il aura de chances d'être partagé. Or, que vaut un tweet, s'il n'est pas partagé ? Pas grand-chose, puisque sa valeur marchande réside dans sa viralité. Les réseaux sont sans visage, aucune expression physique de la peine, de la colère ou de la tristesse. Sans altérité, pas de prise de conscience de l'émotion face à un tweet. Nous pouvons donc nous en donner à cœur joie !

Face à l'usure de la situation actuelle,
dans ce contexte complexe où
prédominent l'attente, l'inquiétude et
le manque de perspectives, faisons
collectivement ce dernier effort de la
nuance. Nous nous éviterons ainsi la
banalité du mal, pour reprendre les propos
d'Hannah Arendt, ou tout simplement
l'indécence devenue tristement ordinaire.

Un bien grand mot

Mai



Bamboche



\bã.bɔʃ\

Bamboche est sans conteste l'un des mots qui ont émergé durant l'année 2020 lorsque le 22 octobre le préfet du Centre-Val de Loire déclara sur le plateau de France 3 : « *la bamboche, c'est terminé* ».

Plus de soirées, plus de fêtes, plus de sorties... nous n'imaginions pas que ce mot plein d'espoir serait sur toutes les lèvres. La contestation s'organise en 2021, avec comme point d'orgue le 21 mars, à Marseille, où 6 500 personnes décident de célébrer le carnaval dans le cadre d'un rassemblement non autorisé et « pas responsable » revendiqué. Les fêtes sont de retour, mais, comme le soulignera Emmanuel Macron, « ce n'est pas la bamboche du jour au lendemain. »

Le premier *mot*

Le poète Guillaume Apollinaire remarque une apparition du terme **bamboche** en 1789 dans le livre *Mylord Arsouille ou les Bamboches d'un gentleman*. L'origine étymologique de ce mot repose sur plusieurs hypothèses allant de l'influence du mot *débauche* à l'italien *bambocciata* qui désigne des peintures de scènes burlesques. Pour cette dernière hypothèse, le mot vient de ce que le peintre hollandais Pieter van Laar (1613-1675), étant petit et contrefait, fut surnommé « bamboche » durant son long séjour en Italie.

Le bamboche recoupe trois significations : une marionnette de grande taille, une tige de bambou, ou une bombance, synonyme de fête dans un discours populaire et daté. Au XVIII^e siècle, on disait « bamboche » pour certaines sortes de cannes, une origine reposant sur bambo (le petit enfant ou le bambin) et qui donnera également le terme *bambou*. De même, on appela les déclamations violentes de Robespierre au club des Jacobins *les bamboches de Robespierre*. On appela aussi la procession qui eut lieu à l'occasion de la fête de l'Être suprême *les bamboches de la Convention*.

Mot · à · *mot*

Dans son usage passé, **bamboche** était un terme plutôt péjoratif. Parler de bamboche, c'était moins parler de manière populaire qu'emprunter un mot connoté comme populaire pour fustiger celles et ceux qui préfèrent la fête à l'ordre, voire pour évoquer tout un peuple gouailleur, louche, contrefait. La bamboche désignait aussi des personnes étranges, difformes, de petite taille : les frères Goncourt parlent, dans leur *Journal*, d'« une petite de 9 ans », « une ouvrière », « une bamboche aux yeux déjà ardents de femme et de voleuse ».

De nos jours, le terme associe ancienneté, sympathie et autorité, permettant ainsi à son locuteur d'adopter l'éthos discursif d'un « père de famille » gentil, quelque peu traditionnel, mais sévère. L'ordre contre la bamboche : rappelons-nous du général de Gaulle qui, dans son discours fustigeant la « pagaille » lors de la campagne électorale de 1965, comparait la France à une ménagère soucieuse de bien tenir sa maison qui ne voulait pas que son mari aille « bambocher » (15 décembre 1965, *Entretien avec Michel Droit*).

Le *mot* de la fin

Nous avons finalement décidé de faire la bamboche en 2021 pour fêter l'assouplissement des règles sanitaires, mais nous aurions pu lui préférer la nouba. Ce terme vient de l'arabe classique *nowba*, qui signifie « tour ». Au Maghreb, il faisait ainsi référence à la musique interprétée à tour de rôle par des musiciens devant la maison d'un dignitaire. Les troupes coloniales basées en Algérie ont ensuite utilisé ce terme pour qualifier la musique interprétée par les tirailleurs nord-africains sur leurs instruments traditionnels. Et c'est tout naturellement que la nouba a été associée à des moments festifs lors de la Première Guerre mondiale. Aujourd'hui, le 1^{er} régiment de tirailleurs d'Épinal dispose d'une fanfare dont les musiciens portent la tenue traditionnelle et qui s'appelle *la nouba*.

Entre fête, bombance, bringue,
ripaille ou noce... tout était bon,
cette année, pour oublier la Covid
et retrouver une vie sociale en profitant,
tout simplement, des autres.

Un bien grand mot

Juin

Abstention



\ap.stã.sjõ\

Le premier tour des *élections régionales 2021* aura été marqué par une abstention record.

C'est dans le Grand Est que l'on s'est le moins mobilisé en France. Près de trois quarts des électeurs ne sont pas allés voter. « Voter est un droit, c'est aussi un devoir civique », rappelle chaque carte d'électeur en lettres blanches sur fond bleu marine. Reste qu'année après année, l'abstention est devenue massive, s'élevant à plus de 65% au second tour des dernières régionales ce 27 juin.

Droit de vote à 16 ans, consultation citoyenne lancée par l'Assemblée nationale pour comprendre l'abstention, prise en compte du vote blanc, vote obligatoire, vote électronique... Tout semble sur la table pour éviter de revivre le taux record d'abstention des dernières élections. Quoi qu'il en soit, la récurrence de l'abstention peut être considérée comme un révélateur d'une crise de la démocratie participative.

Le premier *mot*

S'abstenir vient du latin *abstinere* qui signifie tenir éloigné : *abs*, hors, et *tenere*, tenir. Le verbe tire ses originaux du vocabulaire stoïcien (« Supporte et abstiens-toi », Épictète) et chrétien. Le terme **abstention** est emprunté à l'italien *astensione*, de même sens. À l'origine, c'est un terme du vocabulaire religieux, que l'on pouvait rapprocher du mot *abstinence*. Il désigne l'action de se priver de certains biens matériels (aliments, boissons) ou de certains plaisirs (notamment celui de la chair).

Mais c'est aussi l'action de s'interdire un acte et l'action de s'interdire l'usage, la jouissance de quelque chose. C'est également un mot juridique qui concerne depuis le milieu du XIX^e siècle le fait de ne pas s'exprimer dans un vote. Le verbe pronominal s'abstenir est celui qui conservera la plus large part de sens non électoral, avant abstention. La dimension politique du mot a été introduite par le biais juridique : d'abord aux côtés de notions de droit, comme l'abstention du juge, qui apparaît tôt, ou l'abstention de l'héritier. En France, les votes blancs ou nuls ne sont pas considérés comme des abstentions, mais ils ne sont pas pris en compte dans les résultats de l'élection.

Mot · à · mot

Les premières définitions que l'on trouve de l'abstention condamnent cette attitude. Dans l'article encyclopédique du Larousse de 1866, l'abstention telle qu'on la définit aujourd'hui « peut avoir pour unique cause la négligence, l'indifférence et doit être condamnée d'une façon absolue comme un égoïste oubli des devoirs envers la société ». Les Larousse de 1922 et de 1928 ajoutent la preuve et le blâme : « L'abstention politique qui a pour cause la négligence ou l'indifférence prouve un oubli égoïste et blâmable des devoirs du citoyen. »

Le Grand Larousse encyclopédique de 1960 poursuit dans la même lignée : « L'abstention (...) traduit donc soit le désintérêt des citoyens pour les affaires publiques, soit le désir d'éluder une responsabilité ; l'un et l'autre sont signes et facteurs d'un mauvais fonctionnement des institutions démocratiques. La loi belge sanctionne pénalement le fait de ne pas voter. » Ce n'est finalement que récemment que les dictionnaires ont adopté une définition plus neutre : « Attitude politique de quelqu'un qui ne vote pas » (Robert).

Le *mot* de la fin

Le mot vote, quant à lui, puise ses origines de l'anglais *vote*, lui-même issu du latin *votum*. On atteste ses premières traces dans notre langue en 1460, dans le sens de « suffrage, expression selon une forme déterminée d'une position ou d'une décision sur une question mise au débat ». Le vote repose sur la même racine latine que le vœu. Dans la première moitié du XII^e siècle, le vœu est une « prière de louange, de supplication adressée à Dieu ». Au XVII^e siècle, c'est une demande, un souhait adressé à une divinité ou à quelqu'un. C'est aussi le désir d'être aimé d'une personne. Le lien avec notre vote est ici de plus en plus explicite. Ce dernier exprime bien un souhait, une demande, qui n'est plus religieux mais devient électoral. Le vote désigne une requête, le désir de voir se réaliser un vœu, « exprimé dans un corps politique ».

Le dimanche 29 août 2021, Jean-Luc Mélenchon, dans son discours prononcé dans la Drôme devant ses militants, soulignait : « L'abstention est décidément un piège à cons. » Au-delà de l'expression imagée, les pouvoirs publics sont inquiets face au désintérêt des Français pour les élections. Et si, jusqu'à présent, l'élection présidentielle conservait l'intérêt des votants, ils semblent de plus en plus nombreux à ne pas souhaiter exprimer leur suffrage même pour ce grand rendez-vous.

L'abstention sera peut-être

le 10 avril prochain le premier

parti de France.

Un bien grand mot

Juillet

Hybride



\i.bʁid\

Le 1^{er} juillet sonne la fin du *100 % télétravail* dans de nombreuses entreprises.

Dans le secteur public, les fonctionnaires ne devront plus travailler à la maison que deux jours par semaine contre trois auparavant. Télétravail à temps plein ou retour en présentiel, à la maison ou au bureau, concilier nos espaces géographiques pour mieux travailler est devenu courant pour bon nombre d'entre nous. Chaque entreprise a été amenée, du fait de la Covid, à repenser son mode de collaboration avec ses salariés avec, pour clé de fonctionnement, le digital. L'adjectif **hybride** a donc fait son entrée dans le monde du travail après avoir été associé à l'agriculture et à l'automobile.

Le premier *mot*

Le mot **hybride** vient du latin *hybrida*, qui se rapproche du grec *hubris* (l'excès, la violence) et de *ibrida* (bâtard). Mais *Le Trésor de la langue française* précise que « la graphie la plus usuelle *hybrida* est due sans doute à un faux rapprochement avec le grec *ύβρις* « violence ». Diderot, dans ses *Essais sur les règnes de Claude et de Néron*, rappelle le sens du mot en latin : « On appelait *hybrides* les enfants d'un père étranger ou d'une mère étrangère. » En français, le mot a un sens biologique. Employé aussi bien comme adjectif que comme substantif, il a pendant longtemps été accompagné d'une connotation négative, véhiculant des idées de bizarrerie, de bâtardise, voire de monstruosité. Initialement, la notion d'*hybride* signifie une union contre nature et a un caractère artificiel. Il faut attendre le milieu du XVIII^e siècle pour que le principe d'hybridation, utilisé dans l'agriculture, prenne le sens d'une amélioration. Au XIX^e siècle, le mot prend son sens figuré et il désigne ce qui est « composé d'éléments disparates ».

Le mot « hybride » est à l'origine de plusieurs autres termes construits par dérivation. L'hybridation désigne le « caractère de deux ou plusieurs langues se fondant en une langue mixte », et, dans un sens figuré, « l'état de ce qui a une

origine, une composition disparate et surprenante » (*Trésor de la langue française*). Le suffixe « -ation » ajoute une valeur liée au processus.

Mot · à · mot

Les termes « hybride » et « métis », tous deux issus de la biologie ont été appliqués à l'homme dans un sens péjoratif, puis ont évolué vers une signification plus large et positive. La conception du métissage comme processus vertueux de développement culturel fut tardive. Au XVIII^e siècle, il est rapproché de l'hybridité botanique ou animale, comme le montre sa synonymie avec « mulâtre », dérivé du « mulet », animal hybride né du croisement de deux espèces. L'individu « métis » stigmatise un comportement jugé bestial. En raison de cette connotation Aimé Césaire et Birago Diop ont rejeté le concept de « métissage » au profit de la négritude. Malgré ces réserves, l'usage du mot « métissage » s'est généralisé pour définir tout croisement entre deux cultures.

Dans son *Plaidoyer pour un monde métis*, Alexis Nouss propose de distinguer le métissage, comme processus transculturel, de l'hybridité, comme résultat, regrettant l'usage anglo-saxon du terme *hybridity* comme synonyme de métissage.

Le *mot* de la fin

L'hybridation peut également intervenir plus largement au niveau de la société pour accompagner l'intégration de personnes souffrant d'un handicap, comme le souligne, dans son dernier ouvrage *Tous centaures !*, la philosophe Gabrielle Halpern. En effet, nous parlons généralement d'inclusion pour exprimer cette nécessité. Or, le terme « inclusion », qui est dérivé du latin *inclusio* signifiant « emprisonnement » ou réclusion pour un ermite, est compris comme une volonté d'intégration et non de mise à l'écart. Il y a donc un réel décalage entre la volonté affichée et le mot pour l'expliquer.

Nous ne pouvons pas nous contenter
d'inclure les personnes souffrant d'un
handicap, mais nous devons également
faire un pas de côté, créer les conditions
d'une rencontre pour proposer un mode
hybride qui modifierait notre organisation.
À nous de sortir de nos cases, celles dans
lesquelles nous sommes reclus !

Un bien grand mot

Août



Décroissance



\de.kʁwa.sãs\

Début août, à l'occasion des débats organisés pour la primaire des écologistes, nombreux sont les candidats, de Delphine Batho en passant par Sandrine Rousseau, à souhaiter *embrasser la décroissance*.

Dans *Laudato si'*, le pape François écrit qu'il faut « accepter une certaine décroissance dans quelques parties du monde, mettant à disposition des ressources pour une saine croissance en d'autres parties. »

Ainsi, dans notre société d'abondance, face à l'urgence climatique et aux enjeux de ressources, ceux qui prônent la décroissance sont de plus en plus nombreux. Retour sur ce courant philosophique, politique et social né dans les années 2000.

Le premier *mot*

Le terme **croissance** est issu du latin *crescere*, qui signifie naître, venir à la vie, un dérivé du nom de la déesse de l'agriculture Cérès, fille de Saturne et de Rhéa ayant pour attributs la faucille et la gerbe de blé. Elle apprit aux hommes l'art de cultiver la terre, de semer, de récolter le blé et d'en faire du pain. La base de l'économie grecque reposait principalement sur la culture des céréales (orge et blé) et c'est pourquoi elle était particulièrement vénérée en assurant l'abondance et l'épanouissement des cités.

La croissance, selon les politiques, est sans objet car elle est elle-même une fin en soi, un objectif. Mais elle décrit également et surtout la modification d'un être, d'un flux qui se renforce. La croissance économique, c'est l'accélération d'un cycle de productions et de consommations que l'on cherche sans cesse à améliorer. La croissance prend aujourd'hui conscience de ses stocks, de la nature qu'elle ne pourra pas reproduire. D'où la naissance du terme **décroissance** dont la définition dans *Le Trésor de la langue française* est : « Concept politique, économique et social qui remet en question l'idée selon laquelle la croissance économique est un bienfait à long terme pour l'humanité. »

Mot · à · mot

Le mot **décroissance** a été employé par Jacques Grinevald, traducteur, disciple et ami du père de la bioéconomie, Nicholas Georgescu-Roegen, qu'il rencontre en 1974, afin de résumer et rassembler pour la première fois en français les bases de ce principe de bioéconomie. En 1979, ils rédigent un ouvrage sur cette théorie fondée sur la loi de l'entropie : *Demain la décroissance*. Le concept ne s'impose cependant qu'à partir des années 2000, quand de nombreux réseaux et communautés se l'approprient. C'est le début de marches, boycotts, désobéissance civique, actions climat, qui amènent, petit à petit à la formation d'un Parti de la décroissance en 2006.

Sont créés en 2008 en Suisse le *Réseau objection de croissance* avec le soutien de Jacques Grinevald, ainsi qu'en 2009 en Belgique le *Mouvement politique des objecteurs de croissance*. Au Royaume-Uni, la traduction *degrowth* ne rencontre pas le même succès, ce qui ne freine pas la progression des idées, diffusées par la New Economics Foundation – un think tank britannique altermondialiste créé en 1986. La conférence de Paris, lors de la COP 21, permettra de valider le terme générique *degrowth* et de donner une première définition commune de la décroissance en la caractérisant comme « une transition volontaire vers une société juste, participative et écologiquement soutenable ».

Le *mot* de la fin

Face à la décroissance, une autre école fait son chemin, celle de la **frugalité** qui constitue une forme de rééquilibrage vers plus de sobriété. Dérivé de *frux*, le fruit, *frugalis* signifie initialement « qui produit ». Fructueux et frugal sont donc plus que parents, presque équivalents. Quand on évoque la sobriété et la frugalité, on pense automatiquement à deux livres de référence sur le sujet : celui de Jean-Baptiste de Foucauld, *L'Abondance frugale*, et celui de Pierre Rabhi, *Vers la sobriété heureuse*. La sobriété c'est l'économie des ressources mais c'est avant tout une démarche d'ascèse personnelle. La frugalité c'est la capacité à faire fructifier les ressources dont on dispose sans en abuser. C'est la conception d'un système économique viable et durable. Elle suppose créativité et débrouillardise, on est donc très loin de la privation et de l'ascèse, d'où la possibilité de parler d'abondance, quand la sobriété évoque la soumission à des contraintes.

Bien sûr, passer de 11 tonnes à 2 tonnes d'équivalent CO₂ consommées annuellement ne se fera pas sans sacrifices, comme en témoignent les défis de la COP 26. Les États doivent agir de toute urgence pour éviter l'écueil d'une écologie punitive que viendrait sanctionner la lenteur de leurs décisions : nous devons faire preuve de volontarisme et de foi en notre capacité à changer.

Citoyens, nous sommes et resterons

des colibris pour « faire notre part »,

engagés dans des modes

de consommation raisonnés.

Un bien grand mot

Septembre

Passe



\pas\

Depuis le 30 septembre, *le passe sanitaire mis en place*, en France, dès le 9 août dans les cafés, restaurants et centres commerciaux est généralisé aux enfants de 12 à 17 ans.

De même, depuis le 15 septembre, les soignants doivent être obligatoirement vaccinés sous peine de sanctions. La mesure s'applique également aux employés non soignants travaillant dans des établissements de santé, tels que les hôpitaux, les cliniques ou les maisons de retraite. Il consiste en la présentation numérique d'une preuve sanitaire, constituée notamment par l'attestation vaccinale. Le QR code présent sur le passe est devenu la clé du déconfinement, évitant d'imprimer des attestations papier. Depuis juillet, l'Académie française a rendu son verdict : « pass » est un anglicisme, qu'il est préférable d'écrire en français.

Le premier *mot*

Rappelons l'existence du mot féminin **la passe**. Ce dernier désigne un permis de passage, un laissez-passer. Ainsi que le souligne *Le Trésor de la langue française*, le substantif signifie « action de passer, de faire passer ». C'est dans cet esprit que le terme passe sanitaire a été repris par le gouvernement pour conditionner l'accès aux lieux publics. Le mot désignait autrefois une étreinte accordée par une prostituée à un client. La passe est aussi un titre de circulation gratuit. C'est dans ce sens que le terme est utilisé au Québec.

Le passe tel qu'il est utilisé aujourd'hui est-il la contraction de passe-partout ou de passeport ? La plus ancienne référence au passeport figure dans la Bible, mais le terme est utilisé en mot composé en France pour la première fois au XV^e siècle. Utilisé initialement pour autoriser la circulation des marchandises, il s'est répandu pour désigner également la circulation de personnes. Le mot port, dans ce terme composé, pouvait désigner le port maritime mais également les portes de villes fortifiées. C'est Louis XIV qui commença à donner des autorisations à certains Français de se déplacer hors de nos frontières par la mer.

Mot · à · mot

L'idée du passe sanitaire est loin d'être nouvelle puisque cette invention française date du XIX^e siècle. Le détenteur de ce **passport** était immunisé c'est-à-dire qu'il ne présentait aucun symptôme jusqu'à preuve du contraire. Si, sur ce document, ne figurait donc pas l'inoculation, il offrait la possibilité de détecter des cas suspects et ainsi éviter des épidémies. Pour empêcher la propagation du choléra espagnol en France, les préfets devaient délivrer aux voyageurs un « passeport sanitaire » ainsi qu'une « carte d'avis » adressée au maire concerné. Chaque voyageur était ainsi examiné par un médecin et placé sous surveillance médicale pendant la période d'incubation. En 1893, Adrien Proust, médecin et professeur à la faculté de médecine, père de Marcel, recommande la généralisation de la pratique afin d'éviter la circulation d'épidémies en Europe avec l'arrivée du bateau à vapeur. Il prône également la mise en place d'une organisation internationale sur le sujet pour éradiquer l'épidémie. Malheureusement, la délégation britannique, influencée par son approche politique libérale refusa de signer cet accord.

Le *mot* de la fin

Aujourd'hui, le passe sanitaire repose sur un QR code, inspiré du jeu de go. Le design du code peut être ainsi rapidement lu à distance par les systèmes informatiques. Les trois grands carrés noirs indiquent les bords du QR code, les petits carrés contiennent l'information «à traduire». C'est en 1994 que Masahiro Hara, alors ingénieur en chef imagine un moyen de mieux suivre le cheminement des pièces détachées. À la différence du code barres, il permet d'être lu plus rapidement et de stocker davantage de caractères. Passé sous licence libre, le QR code est utilisé par d'autres entreprises avant de rencontrer le grand public dans les années 2000.

Concernant le passe sanitaire, la solution de scan à distance ainsi proposée permet d'éviter les contacts en touchant le moins de surfaces possibles. Malgré tout, l'affichage de son QR code sur internet permet à n'importe qui de le flasher et de l'utiliser. Il peut être également détourné par des personnes malveillantes. Emmanuel Macron en a d'ailleurs fait les frais, son QR code ayant fuité sur les réseaux sociaux. Un passeport direct vers des sanctions disciplinaires pour les auteurs de la fuite.

Un bien grand mot

Octobre



Nucléaire



\ny.kle.εβ\

La primaire des écologistes, organisée en octobre, aura créé un *regain d'intérêt pour la problématique de notre approvisionnement en énergie.*

Un mois après, le président de la République annonce dans son allocution aux Français la construction de nouveaux réacteurs nucléaires de type EPR : « Nous allons pour la première fois depuis des décennies relancer la construction de réacteurs nucléaires dans notre pays et continuer de développer les énergies renouvelables », souligne Emmanuel Macron. Objectif : garantir la neutralité carbone en 2050 tout en garantissant l'approvisionnement national en électricité. Retour sur cette énergie décriée.

Le premier *mot*

Le mot tire son origine du latin *nucleus* diminutif du *nux*, la noix qui désigne le noyau, la partie dure d'un corps. Le terme était initialement utilisé par les botanistes pour évoquer le noyau végétal avant d'intégrer le vocabulaire de la biologie pour signifier le noyau d'une cellule. Depuis 1919, le mot est associé à la physique puis, à partir des années 1950, il caractérise l'énergie du noyau atomique. Le terme sera également associé à la description de la famille restreinte moderne par le sociologue G. P. Murdock, qui emploie pour la première fois l'expression « famille nucléaire ». Cet adjectif caractérise le principal modèle de famille de la culture occidentale et fait référence aux parents et aux enfants qui vivent seuls sous un même toit, sans aucun autre membre de la famille.

Mot · à · *mot*

En 1896, le physicien français Henri Becquerel découvre, un peu par hasard, le phénomène de **radioactivité** mais c'est Marie Curie qui, après de nombreuses études sur les propriétés de ces rayons, invente le nom de radioactivité (du latin *radius* : rayon). En 1934, Irène (fille de Pierre et Marie Curie) et Frédéric Joliot-Curie découvrent la radioactivité artificielle en bombardant une feuille d'aluminium avec des particules, créant ainsi de nouveaux noyaux radioactifs. En 1938, deux chimistes allemands, Strassmann et Hahn, mettent en évidence le phénomène de fission nucléaire, mais c'est la Seconde Guerre mondiale qui va jouer un rôle majeur dans le développement des recherches sur le sujet. En août 1945, deux bombes atomiques explosent à Hiroshima et Nagasaki mettant fin au conflit le plus meurtrier de l'histoire.

En 1956 est mis en service le premier réacteur français producteur d'électricité. Au milieu des années 1960, l'énergie nucléaire aborde une ère d'industrialisation rapide, notamment aux États-Unis et en Europe. En 2001, les 436 réacteurs nucléaires en fonctionnement dans 32 pays du monde fournissaient 17 % de l'électricité mondiale. En 2010, la France produisait 78 % de son électricité par le nucléaire. Mais le modèle est remis en cause face aux catastrophes de Tchernobyl puis Fukushima.

Le *mot* de la fin

Afin d'accompagner la réflexion sur le nucléaire et la neutralité carbone, le gestionnaire du réseau électrique français, RTE, a présenté un rapport des productions possibles afin d'envisager le meilleur scénario pour 2050 en prenant en compte les dimensions économiques, environnementales et sociétales. Or, les scénarii proposant la construction de nouveaux réacteurs nucléaires apparaissent plus compétitifs sur le plan économique, là où le solaire ou l'éolien nécessitent des investissements plus importants pour les réseaux électriques (car ils sont plus éparpillés) et pour la flexibilité (car ils ne produisent pas en permanence), avec le besoin, par exemple, de plus de stockage. D'un point de vue économique, le fossé se creuse même à quelque 20 milliards d'euros par an si l'on compare cette option nucléaire à une autre faisant le pari d'un développement « diffus » des renouvelables, avec notamment un fort recours au solaire installé sur les toitures.

Les débats s'animent sur le sujet
à l'approche du premier tour de l'élection
présidentielle, certains candidats prônant
une sortie plus ou moins
rapide du nucléaire.

Un bien grand mot

Novembre



Solastalgie



\so.las.ta.l.ʒi\

Démographie, environnement, géopolitique, technologie : difficile de ne pas perdre pied ce 9 octobre, à l'écoute d'Édouard Philippe qui égrène les quatre vertiges auxquels il faudra répondre rapidement dans les mois, les années à venir.

Parmi ces défis, celui de l'environnement lié à l'impact de l'activité humaine est particulièrement inquiétant. Ce phénomène, qui nous concerne tous, se résume depuis 2003 par le concept de **solastalgie**, proposé par le philosophe australien Glenn Albrecht pour tenter de décrire le sentiment de profonde détresse que nous pouvons ressentir face au spectacle imposé de la dégradation de la nature, et la prise de conscience de l'irréversibilité de nos actes. Cette sensation accablante pousse à divers symptômes : tristesse, anxiété, insomnie, anorexie, voire dépression.

Le premier *mot*

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les philosophes s'interrogeaient déjà sur la place de l'homme dans la nature, le cosmos, cette harmonie entre la raison humaine et son environnement n'existe plus : « Le silence éternel de ces espaces infinis m'effraie », soulignait déjà Pascal dans ses *Pensées*.

Le néologisme **solastalgie** est construit sur l'anglais *solace* dérivé du latin *solacium* qui signifie « réconfort », le mot « algie » étant synonyme de « douleur ». Le terme fait également écho à la nostalgie, non pas celle qui exprime un regret du passé mais bien sa définition initiale médicale donnée par Johannes Ofer en 1688 pour désigner le mal du pays ressenti par les migrants ou les soldats, par exemple. La solastalgie renvoie donc à la douleur de perdre son habitat, son refuge, son lieu de réconfort.

Mot · à · *mot*

C'est en 2019 dans la revue *Critique*, que le philosophe français Baptiste Morizot étend le concept pour décrire notre condition face au changement climatique, décrivant le phénomène comme « un mal du pays sans exil ». Nous sommes aujourd'hui dépossédés de notre environnement qui se transforme beaucoup plus vite que nous-mêmes, ne nous laissant pas le temps d'appréhender sa mutation, son instabilité alors même que nous sommes tous en recherche d'un cocon qui se traduit par un attachement de plus en plus fort au foyer.

La solastalgie se différencie de l'éco-anxiété définie par l'historien Theodore Roszak dans les années 1970 puisque cette dernière décrit une peur par anticipation. En effet, la solastalgie est vécue comme une expérience immédiate de la perte de ses repères environnementaux qui se dégradent. Greta Thunberg explique ainsi dans le *New York Times* qu'avant de s'engager dans la cause écologique, elle était plongée dans une grande tristesse, ayant perdu le sommeil et l'appétit. L'action peut donc être l'un des remèdes pour transformer ce sentiment et faire bouger les choses.

Le *mot* de la fin

Les différents maux de la terre – dérèglement climatique, migration de populations, réduction de la biodiversité, montée des eaux, etc. – génèrent chez les « solastalgiques » des symptômes qui affectent leur santé psychique. L'éventualité non pas d'un plan B mais d'une planète B n'existant plus, ils ne peuvent que faire le constat d'un monde en profonde dégradation qui atteint corps et esprit.

Dans son *Contrat naturel*, publié en 1990 puis réédité en 2018, Michel Serres exhorte ses contemporains à compléter le contrat social par un contrat de symbiose, instaurant une relation de soin entre l'homme et le monde. Ce qui sous-entend un engagement politique fort.

Entre la science et la foi,
difficile de trouver une réponse
satisfaisante. Il est temps de prendre
notre destin en main !

Décembre

iel



\iel\

Fin novembre, le dictionnaire Le Robert annonce intégrer *le pronom « iel »* dans son édition en ligne.

Les réactions sont plutôt critiques, avec, en tête de file, le ministre de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports, Jean-Michel Blanquer, pour qui l'emploi de ce pronom non généré, contraction d'« il » et d'« elle », « n'est bon à aucun titre ». Le dictionnaire met en avant le fait qu'il observe l'évolution de la langue. Reste que, aujourd'hui, si l'usage du pronom **iel** est encore faible, il participe à l'évolution de la langue au même titre que les réflexions en cours sur l'écriture inclusive. Qu'on l'emploie ou le rejette, retour sur ce nouveau mot.

Le premier *mot*

Pas de retour étymologique possible au regard de cette création lexicale. Alain Rey qui avait validé l'intégration de ce nouveau pronom dans Le Robert rappelait, à juste titre que les pronoms *je* et *tu* sont tout à fait inclusifs puisqu'ils peuvent tout aussi bien désigner une femme ou un homme et ce, indifféremment. Or, à la troisième personne, nous sommes face à un dilemme puisque les pronoms d'usage imposent, de facto, un choix. Le 8 juin 2019, Solène Cordier l'emploie entre guillemets, lorsqu'elle retrace le parcours d'Emma, qui ne se reconnaît ni comme fille ni comme garçon. Deux ans plus tard, «*iel*» se définit comme non binaire et agenre.

Pouvons-nous échapper au masculin et féminin en créant ex nihilo un pronom neutre ? Dans le monde professionnel anglo-saxon, nombreux sont ceux à afficher, à côté de leur prénom et nom, le pronom qu'ils souhaitent voir utiliser à leur égard. «*iel*» a pour vocation de désigner une personne qui ne souhaite pas se voir attribuer un genre. Ce pronom offre donc une alternative affranchie de toute contingence.

Mot · à · *mot*

Et pourtant, le genre neutre existait bel et bien en latin et même avant, dans les langues indo-européennes, à l'origine du latin, que l'on étudie en philologie. Le neutre latin permettait de désigner ce qui était inanimé, c'est-à-dire les objets mais également certaines personnes peu considérées, comme les esclaves. Déjà menacé dans l'Antiquité, le neutre disparaît dans les langues romaines excepté en roumain mais est conservé dans les langues slaves ou germaniques. L'anglais est l'exemple même de la langue ayant conservé son neutre pour désigner ce qui est inanimé, les jeunes enfants ou les animaux. Dans le genre animé, il y a deux pronoms (*she* et *he*), qu'on utilise uniquement pour le genre social ou le sexe. En français, le «*ce*» ou «*ça*» pourrait désigner ce neutre, or ils nécessitent un accord au masculin. La langue française propose également des formes de genre indifférencié que l'on peut qualifier d'épicènes.

Le *mot* de la fin

L'écriture inclusive déchaîne les passions. Ses défenseurs mettent en avant la reconnaissance des femmes après plusieurs siècles de domination patriarcale. Ses détracteurs l'estiment artificielle et propre à créer une complexité supplémentaire face à certains handicaps. Accorder à la langue une dimension sexuée crée une réelle tension dans notre société qui tend à effacer de plus en plus les différences. Bienvenue dans la langue « queer » où l'on gomme le genre au prix d'un contorsionnisme grammatical et d'un jeu d'équilibrisme syntaxique... Oui, la langue évolue avec la société et s'adapte naturellement, mais devons-nous pour autant la déconstruire pour coller aux attentes d'un monde politiquement correct ? Pour l'apprentissage de nos enfants, pour les personnes souffrant de handicap, comment expliquer la pertinence de ces points ajoutés qui ne rentrent pas dans les règles de ponctuation ?

Pour éviter le masculin générique, la langue française, dans sa grande richesse, nous ouvre la possibilité d'utiliser le langage épïcène. Cet adjectif qualifie un être animé qui a la même forme au genre masculin et au genre féminin. Selon le contexte, les mots épïcènes renvoient à des êtres de sexe

féminin ou masculin. Le mot enfant en est un parfait exemple. Cette démarche peut aussi bien porter sur les mots, en féminisant les professions, par exemple autrice, que sur la rédaction, en évitant d'utiliser par exemple uniquement le masculin pluriel pour désigner un collectif.

Notre langue évoluera avec le temps de façon mesurée, à son rythme et sans brutalité. Elle privilégiera la simplicité, intégrant de nouveaux usages dès lors qu'un besoin s'en fera ressentir. Sa richesse nous permet, en effet, d'imaginer des solutions, de contourner d'éventuelles crispations pour qu'elle soit, finalement, la plus collective et la plus représentative de ce que nous sommes.

- *Le Nouveau Petit Littré*, éditions Garnier 2009
- *Dictionnaire historique de la langue française en trois volumes*, Alain Rey, éditions Le Robert, 1998
- *Dictionnaire de l'ancien français*, Larousse, 2012
- *Dictionnaire illustré latin-français de F. Gaffiot*, éditions Hachette, 1969
- *Dictionnaire français-latin de G. Edon*, Librairie Belin, Paris, 1995
- *Dictionnaire grec-français de A. Bailly*, Hachette, 1950
- *La Tragédie classique*, Jean Rohou, collection Anthologies, Sedes, 1996
- À “Combat”, Albert Camus, Folio 2002
- *Le Courage de la nuance*, Jean Birnbaum, Seuil 2021
- *Sauvons le débat, osons la nuance*, Didier Pourquery, Presses de la cité, 2021
- *Politique et langage*, George Orwell, La Pléiade, 2020
- *1984*, George Orwell, Gallimard, 1950
- *Correspondance*, Albert Camus, Jean grenier, Gallimard, 1981
- *Journal d'un curé de campagne*, Georges Bernanos, Plon, 1936
- *L'entreprise du XXI^e siècle sera politique ou ne sera plus*, Pascal Demurger, Éditions de l'Aube, 2019
- *Je et Tu*, Martin Buber, Aubier philosophie, 1969
- *Les Conspirateurs du silence*, Marylin Maeso, Folio, 2018

- *Les Faux-Monnayeurs*, André Gide, Gallimard, 1972
- *La Créativité de la crise*, Evelyne Grossman, Les Éditions de Minuit, 2020
- *La Passion de l'incertitude*, Dorian Astor, Les Éditions de l'Observatoire, 2020
- *Il n'y a pas d'identité culturelle*, François Jullien, L'Herne, 2020
- *Conférence sur l'efficacité*, François Jullien, PUF, 2020
- *Restaurer la confiance aujourd'hui*, Hermann, 2019
- *Accélération*, Hartmut Rosa, Éditions La Découverte 2010
- *Résonance*, Hartmut Rosa, Éditions La Découverte, 2018
- *Le Désert de la critique*, Renaud Garcia, L'Échappée, 2015
- *La Société hystérisée*, Jonathan Curiel, L'Aube 2021
- *Génération offensée*, Caroline Fourest, Grasset 2020
- *Soi-même comme un autre*, Paul Ricœur, Seuil, 1990
- *L'Étranger ou l'union dans la différence*, Michel de Certeau, Études, mars 1969.
- *L'Être et le Néant*, Jean-Paul Sartre, Gallimard, 1948
- *Tous centaures ! Éloge de l'hybridation*, Gabrielle Halpern, Le Pommier, 2021
- *L'Abondance frugale*, Jean-Baptiste de Foucauld, Odile Jacob, 2010
- *Vers la sobriété heureuse*, Pierre Rabhi, Actes Sud, 2010

Vaccinodrome, identité, hybride, iel, woke, abstention, bamboche, solastalgie, décroissance, passe/passeport, nucléaire, nuance (ou absence de nuance) ... Autant de mots qui ont jalonné l'actualité. Cette année particulière que nous venons de traverser nous aura très certainement prouvé que nous étions capables d'expérimenter des ruptures inconcevables il y a encore peu de temps et qui se sont reflétées dans les mots que l'on a entendus et lus.

À la une de tous les médias, dans tous les tweets et sur toutes les lèvres, que sait-on vraiment de ces mots qui ont résonné cette année ? D'où viennent-ils et que révèlent-ils de notre compréhension de la société ?

Pour cette troisième édition, Delphine Jouenne décrypte ces « best-tellers » de 2021, pour mieux comprendre ce qui est dit et trouver ou retrouver du sens dans une société qui en cherche. Car les mots ne feront chair qu'au moment où ils seront réciproques, c'est-à-dire lorsqu'ils seront entendus et compris de tous.

Delphine Jouenne a suivi une agrégation de lettres classiques ainsi qu'une formation en philosophie qui l'ont amenée à se pencher sur le sens et l'origine des mots. Son rôle de conseil en stratégies de communication et de conférencière auprès des entreprises, **en qualité de cofondatrice d'Enderby**, lui confère un poste d'observatrice de choix de notre langage et ses évolutions. Contributrice régulière dans les médias, elle a écrit plusieurs ouvrages, dont « Un bien grand mot » éditions 2019 et 2020 et « Nouvelles Stratégies médias des métiers du conseil » (Éditions Editéa).